



les nouvelles de
Survival

**A qui
profite le
développement?**

**La sédentarisation
des Innu**

**Nature sauvage
et peuples
indigènes**

**Retrouver le
lion**

82-83
mars 2012

Sommaire

- 3 Echos des campagnes
- 4 A qui profite le développement?
Stephen Corry
- 7 Retrouver le lion
Gordon Bennett
- 10 La sédentarisation détruit les
Innu du Canada
George Rich
- 14 Nature sauvage, imagination
humaine et peuples indigènes
Joanna Eede
- 16 Action urgente
Les Jarawa ont besoin de vous

les nouvelles de Survival

Les Nouvelles de Survival n° 82-83, mars 2012
Prix de ce numéro : 6 € abonnement : 15 €
Directeur de la publication : J.-P. Razon
Rédaction : S. Baillon, D. Dauzier, J.-P. Razon
Traductions : J. Main, S. Dourche, M. Legrand
Imprimerie : Corlet, Condé-sur-Noireau
ISSN : 1154-1210 CP : 1009G89188
Dépôt légal : 1er trimestre 2012

© Survival International (France)
Association reconnue d'utilité publique

Photo couverture : Femme bushman de la réserve
du Kalahari central, Botswana. © Survival

Le supplément de l'impression en quadrichromie de
ce numéro spécial a été généreusement offert par
notre imprimeur.

Ce numéro peut être lu en ligne ou téléchargé en
format PDF à l'adresse suivante :
www.survivalfrance.org/actu/publication

Survival International France
18 rue Ernest et Henri Rousselle
Paris 75013
T (33) 1 42 41 47 62
info@survivalfrance.org

**Survival aide les peuples
indigènes à défendre leur vie,
protéger leurs terres et
déterminer leur propre avenir**



PARIS LONDRES MILAN MADRID BERLIN AMSTERDAM SAN FRANCISCO



Un objectif majeur du processus de développement entamé dans les années 1980 consistait à garantir que les populations concernées bénéficieraient réellement des investissements en capital, des innovations technologiques, de la modernisation, en un mot du 'Progrès'. On lira dans ce numéro qu'en ce qui concerne les peuples indigènes, cet objectif est loin d'avoir été atteint. Les planificateurs et les praticiens du développement ont en effet souvent préféré fermer les yeux devant des problèmes qualifiés sans vergogne de 'coûts sociaux inévitables' en espérant que les populations visées finiraient bien par jouir elles aussi des avantages de la modernisation. Pire encore, comme on pourra le constater dans l'interview du leader innu George Rich, les peuples indigènes ont souvent fait l'objet d'une stratégie délibérément destructrice poursuivie par l'Etat, les planificateurs du développement ou les élites dominantes. Hélas, les effets multiples du développement – de la désertification et de la déforestation à la paupérisation, la marginalisation et la dépendance, en passant par la pollution et la détérioration des ressources naturelles dont les populations tirent leurs moyens de subsistance – représentent probablement l'une des tragédies humaines les plus graves de notre époque. ■

Echos des campagnes

Répression en Ethiopie

Une centaine d'opposants au barrage hydroélectrique de Gibe III, en construction dans la vallée de l'Omo, appartenant pour la plupart aux tribus mursi et bodi, ont été arrêtés et incarcérés fin septembre. Les Nations-Unies ont demandé à l'Ethiopie de fournir les preuves que des études d'impact indépendantes ont bien été menées et que les peuples indigènes concernés ont été dûment consultés. L'Unesco a pour sa part appelé à un arrêt immédiat du chantier et recommandé aux institutions financières participantes de geler leurs investissements. La vallée de l'Omo et le lac Turkana sont inscrits sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

Violences au Kenya

Les Samburu, une tribu kenyane du district de Laikipia, ont été victimes de violences après le rachat de leurs terres par des organisations de protection de la faune sauvage. En décembre dernier, la police kenyane a brutalement expulsé les Samburu, incendiant leurs villages, tuant et dérobant leurs troupeaux et agressant hommes, femmes et enfants. Deux mille familles vivent désormais dans des campements improvisés à la limite de leur territoire et mille autres ont été relocalisées de force. Les Samburu ont déposé une plainte et Survival a écrit aux Nations-Unies, demandant que des mesures urgentes soient prises pour mettre fin à la violence et fournir une assistance aux Samburu.

Répression en Papouasie

Dix personnes ont été tuées par les forces de sécurité indonésiennes qui dispersaient les participants au troisième congrès de Papouasie indépendante en octobre dernier. Une vidéo choquante diffusée clandestinement montrait les forces indonésiennes en train de frapper brutalement les civils. Plus de 100 000 civils auraient été tués depuis le début de l'occupation de la Papouasie par l'Indonésie en 1963.

Offensive au Bangladesh

Une attaque lancée au mois de décembre par des colons dans un marché des Chittagong Hill Tracts a fait un mort et une dizaine de blessés parmi les Jumma. Cet incident est le dernier d'une série d'attaques qui a fait de nombreuses victimes depuis l'été 2011. Les Jumma subissent également une violente répression de l'armée. Le gouvernement du Bangladesh a favorisé l'installation de centaines de colons dans cette région qui abrite onze groupes connus sous le nom collectif de Jumma.

Menaces sur les Indiens du Brésil

En janvier dernier, deux mois après l'assassinat de leur leader Nísio Gomes, les Indiens guarani de la communauté de Guaviry dans le Mato Grosso do Sul ont reçu des menaces de la part de fermiers locaux dont les hommes de main font circuler une liste noire de leurs prochaines victimes. Nísio Gomes avait été brutalement abattu après avoir organisé le retour de sa communauté sur son territoire ancestral occupé par les fermiers. Survival a appelé le gouvernement brésilien à prendre d'urgence des mesures pour assurer la protection des Guarani et de leur territoire.

Merci...

'Sans vous, nous serions encore en train de pleurer la perte d'autres chefs guarani. Nous vous remercions du fond du cœur.'

Ce message a été adressé aux sympathisants de Survival par Valdelice Veron, la fille du leader guarani Marcos Veron assassiné en 2003.

Survival tient également à remercier tous ceux qui ont généreusement contribué à notre appel de soutien aux Guarani victimes de violence et de racisme.

Un enfant aurait été brûlé vif par des bûcherons qui ont envahi le territoire des Indiens awá dans l'Etat du Maranhão. Une soixantaine d'Awá vivent isolés dans cette partie du nord-est de l'Amazonie brésilienne. Ils sont

l'un des derniers groupes de chasseurs-cueilleurs nomades du Brésil. Leurs territoires, qui subissent une invasion massive et illégale de bûcherons, connaissent actuellement le taux de déforestation le plus élevé d'Amazonie. Les Awá sont régulièrement victimes d'attaques brutales de la part des bûcherons pour les empêcher de retourner dans la forêt. Survival fait pression sur les autorités brésiliennes pour expulser les bûcherons des territoires awá.

Indiens isolés du Pérou

Survival a diffusé dernièrement des photos extrêmement précises d'une famille isolée de la tribu mashco-piro dans le parc national de Manú, au sud-est du Pérou. Les bûcherons qui exploitent illégalement les forêts de ce parc national forcent les Indiens à sortir de leur isolement. Survival a appelé le gouvernement péruvien à faire cesser l'exploitation forestière illégale qui menace dangereusement la vie de ces groupes isolés.

Cannibalisme aux Marquises

Survival a déposé une plainte officielle auprès de la Commission britannique de la presse pour les allégations mensongères parues dans la presse internationale selon lesquelles un touriste allemand aurait été dévoré, début octobre, par des cannibales dans l'île de Nuku Hiva. Ce genre de stéréotype raciste qui a été utilisé pour justifier les spoliations territoriales des peuples indigènes tout au long du XIX^e siècle, n'a pas sa place dans le journalisme moderne.

Victoire en Tanzanie

Les Hadza, une petite tribu de chasseurs-cueilleurs d'environ 1 500 personnes vivant au nord-ouest du pays, ont obtenu en novembre dernier la reconnaissance officielle de leurs droits fonciers les protégeant ainsi de l'invasion d'autres tribus. C'est la première fois qu'un gouvernement tanzanien accorde de tels droits à une tribu minoritaire.

A qui profite le développement ?

Nous devons nous demander si le développement bénéficie à ceux qui sont presque totalement autosuffisants – comme c'est le cas de la plupart des 150 millions d'êtres humains qui appartiennent aux minorités tribales réparties dans le monde entier.
par Stephen Corry*

A quoi sert le développement? Il serait probablement utile à ceux qui n'ont pas accès à l'eau courante ou à un système d'égout en zone urbaine (la contamination fécale, pourtant facilement évitable, est la plus importante cause de mortalité d'origine humaine). Mais, bien que ces besoins essentiels ne soient pas à la portée de millions d'individus, ils ne représentent qu'une infime partie de ce qui est aujourd'hui considéré comme le développement. Le cynisme révoltant dont font preuve les politiques gouvernementales et le monde des affaires à l'égard du développement renferme bien d'autres éléments – les armes par exemple – dans la même catégorie.

Que peut signifier le développement pour ceux qui sont presque totalement autosuffisants, qui assurent leur propre subsistance et qui bâtissent leurs maisons là où l'eau est encore limpide – comme le font la plupart des 150 millions d'êtres humains qui appartiennent à des minorités tribales dans le monde? Le développement leur a-t-il été d'une quelconque utilité, ou au contraire leur a-t-il été défavorable?

Il est aisé d'en mesurer les conséquences. Sans compter les millions d'individus qui ont succombé à l'invasion coloniale dans certains des pays les plus 'développés' du monde (Australie, Canada ou Etats-Unis), le développement a converti la plupart des survivants en indigents dépossédés de tout. Essayez d'évaluer ce qu'il devrait signifier: revenus élevés, accroissement de la longévité humaine, plein emploi, santé florissante, taux réduits d'addiction à la drogue, de suicide, d'emprisonnement et de violence domestique, et vous constaterez que les peuples indigènes des Etats-Unis, du Canada et d'Australie sont de loin les plus défavorisés sur la plupart de ces aspects –

mais personne ne semble en tirer les leçons.

Les conséquences de cette dépossession sont encore plus radicales en Amérique du Nord et en Australie que partout ailleurs sur la planète. Les colons étaient déterminés à spolier les terres indigènes, sans remettre en cause leur propre supériorité. Ils ont adopté des modèles socio-économiques selon lesquels les travailleurs produisaient pour de lointains marchés, et devaient payer pour ce privilège. Les autochtones, qui n'utilisaient pas d'argent, qui ne payaient pas d'impôt et qui contribuaient peu au marché tant qu'ils n'y étaient pas forcés, étaient considérés comme des arriérés. Au mieux, ils étaient destinés à être intégrés pour servir la société coloniale.

Le système colonial les a privés de leur mode de vie autosuffisant sur leur propre territoire et les a amenés en tant que serviles domestiques à une productivité élevée sur les terres d'un autre. Il ne servirait pas à grand-chose de demander des excuses rétroactives à ce sujet car ce système n'appartient pas qu'à un passé révolu: la plupart des projets imposés de nos jours aux peuples indigènes vont exactement dans le même sens.

Deux des axes principaux du développement sont l'habitat et l'éducation. Les maisons traditionnelles ont beaucoup d'avantages – pas seulement parce qu'elles ne nécessitent pas d'investissement financier – elles sont fraîches sous les tropiques, confortables sous les rigueurs de l'hiver glacial des régions subarctiques, toujours conviviales, la plupart du temps multifamiliales – mais le développement considère qu'elles doivent être remplacées par des habitations modernes individuelles. En Papouasie occidentale, les tribus gardent leurs cochons dans les nouvelles maisons en dur que le gouvernement leur a fournies et vivent dans les anciennes. Le Rwanda a

*Stephen Corry est directeur général de Survival International et auteur de *Tribal Peoples for Tomorrow's World*, Freeman Press, 2011.

Photo page ci-contre: Femme aborigène, Australie. © Mikkel Ostergaard/Panos





Manifestation contre le barrage de Belo Monte, à Londres en mars 2011 © M. Cowan/Survival

récemment interdit les toits végétaux qui doivent être remplacés par la tôle ondulée dont on peut douter du confort qu'elle peut apporter sous des climats tropicaux.

Qu'en est-il de l'éducation moderne? En Australie, les enfants métisses ont été arrachés à leurs familles et conduits de force dans de lointains pensionnats dans le but d'éliminer leur 'aboriginalité' afin de former une classe inférieure. Des toundras glacées de Sibérie aux déserts arides du Botswana, les pensionnats demeurent un argument majeur des politiques d'intégration qui détruisent plus qu'elles n'éduquent. Ce n'est pas une conspiration cachée : il s'agit ouvertement de transformer les peuples indigènes en travailleurs méprisant leur propre héritage culturel.

De nombreux peuples indigènes se sont rendu compte que même l'assistance médicale moderne que leur apportent les gouvernements les plus prospères ne sont pas en mesure de

guérir les maladies que les politiques que ces mêmes gouvernements leurs ont infligées. Ce n'est pas 'l'arriération' qui pousse les peuples indigènes à rejeter les projets de développement, c'est une anxiété rationnelle concernant l'avenir.

Quant au développement d'infrastructures à grande échelle – barrages, mines, irrigation... – son effet réel est toujours d'enrichir l'élite tout en appauvrissant les locaux.

Est-il alors possible d'apporter aux peuples indigènes de réels bénéfices du développement? Oui, si nous acceptons leur droit de rejeter ce que nous, investis d'une 'sagesse supérieure', pouvons leur offrir. Nous devons cesser de penser qu'ils sont puérils lorsqu'ils prennent des décisions que nous désapprouvons. Tous les gens veulent contrôler leur propre avenir, et tous n'attendent pas les mêmes choses de la vie, mais de telles évidences n'ont presque jamais été mises en pratique.

Le développement, du moins pour

la plupart des peuples indigènes, n'a pas pour vocation de sortir les gens de la misère, mais bien de masquer la prise de contrôle de leurs territoires. Le subterfuge fonctionne bien car la conviction que 'nous savons mieux' est plus profondément enracinée que jamais; l'étrécissement d'esprit de l'époque victorienne est de retour. Comme me le disait un Bushman du Botswana: *'En premier lieu, ils nous dépossèdent en spoliant nos terres, en nous privant de nos zones de chasse et de nos modes de vie. Ensuite ils disent que nous ne sommes rien car nous sommes sans ressources'*.

A une époque où l'eau, la nourriture, le logement, l'éducation, la santé et l'énergie deviennent hors de prix, l'autosuffisance se révèle un mode de vie attractif. Certes, elle n'augmentera pas les chiffres du PIB, mais il existe encore de nombreux peuples indigènes dans le monde qui vivent plus longtemps et plus sainement que des millions de gens dans les bidonvilles. Qui peut dire qu'ils ont fait le mauvais choix? ■

Retrouver le lion

Les Bushmen du Kalahari célèbrent le cinquième anniversaire de leur victoire

Nombreux ont été ceux d'entre vous qui ont contribué au financement du département juridique de Survival International et c'est grâce à ce généreux soutien que Gordon Bennett, avocat international spécialiste des droits de l'homme, a pu accompagner les Bushmen de la réserve du Kalahari jusqu'à leur victoire juridique contre leur gouvernement. Il rappelle ici le rôle qu'il a joué dans l'un des plus importants procès de l'histoire du Botswana.
par Gordon Bennett*



"Lorsque nous sommes retournés à la réserve avec la bonne nouvelle, nous marchions la tête haute dans les villages." Metsiamanong, Botswana, 2006, Photo © Survival.

“L e lion et moi sommes frères”, avait confié un Bushman gwi du Botswana à un représentant de Survival International, à l'époque où le gouvernement entamait sa politique d'expulsion des habitants de la réserve du Kalahari central. 'Je suis révolté d'avoir à quitter cet endroit, alors que le lion peut y rester'.

Les Bushmen sont les habitants originaux de l'Afrique australe. Ils sont probablement les seuls à pouvoir prétendre être 'les plus indigènes' de tous les peuples du monde, après avoir vécu sur leurs terres plus longtemps que quiconque sur la planète. Ils connaissent intimement ce vaste lieu – ses forêts d'acacias, ses prairies plates et ses rivières fossiles sinueuses. Depuis

* Gordon Bennett est l'auteur de *Aboriginal Rights in International Law*, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, publié en association avec Survival International, Occasional Paper, n° 37, Londres 1978, 88 p.

70 000 ans ou plus, ils survivent parmi les lions et les girafes, chassant les antilopes et les lièvres dans la chaleur de l'été, stockant l'eau sous la terre dans des œufs d'autruche évidés lorsque leurs points d'eau ne sont plus que poussière.

C'est leur foyer. Il en a toujours été ainsi. En fait, il a pu être autrefois le lieu d'origine de nous tous – on pense en effet que le 'berceau de l'humanité' se situe en Afrique australe ou orientale. Aujourd'hui, nous découvrons que les Bushmen sont génétiquement plus proches de nos ancêtres que quiconque sur Terre.

Et pourtant, ils sont également les peuples qui ont été les plus victimes de violence de toute l'histoire de l'Afrique australe. Ils ont souffert pendant des siècles de marginalisation et d'une brutale discrimination, tant de la part des Bantous, ce peuple d'éleveurs qui arrivait du nord, que, plus récemment, des colons européens qui organisaient des parties de chasse aux Bushmen

après avoir abordé les côtes de l'extrémité sud de l'Afrique.

Dans les années 1980, on a découvert que la Réserve du Kalahari recelait les plus riches gisements de diamants du monde. Ainsi de 1997 à 2002, l'impensable – l'inadmissible – est arrivé. La plupart des Bushmen – un peuple qui jadis vivait sur un territoire s'étendant du bassin du Zambèze au Cap – ont été arrachés à leurs foyers et conduits dans des camps en dehors de la réserve. Leurs villages ont été rasés, les puits qu'ils utilisaient détruits, l'eau perdue dans le sable.

'Nous étions faits de sable, nous sommes nés ici', disent les Bushmen. Mais pour le gouvernement botswanais, leur patrimoine et leurs droits de l'homme n'avaient plus aucune importance puisqu'il y avait des diamants à exploiter. Le gouvernement prétendait qu'en vertu de la réglementation sur la faune sauvage, les Bushmen devaient avoir une autorisation officielle pour entrer

dans la réserve de gibier, et sans elle, ils n'étaient que de criminels intrus. Il a également décrété avec condescendance que l'expulsion des Bushmen était en quelque sorte planifiée pour leur bien et qu'ils en bénéficieraient aux niveaux social et économique.

Cette promesse n'était qu'un tissu de mensonges, la réalité des expulsions fut tout autre. Les Bushmen ont été forcés de vivre dans des abris misérables – des 'lieux de mort', comme ils les appelaient – où ils étaient abandonnés et désœuvrés. Leur survie ne dépendait plus de la chasse ou de la cueillette, mais des rations qui arrivaient par camion une fois par semaine. Ils devaient faire la queue

Avec le soutien de Survival, les Bushmen ont porté leur cause devant la haute Cour. Ils ont fait valoir que la loi devait respecter leur relation particulière à la terre et les droits dont chaque clan jouit traditionnellement au sein de son propre territoire. La Cour a accepté – en dépit d'un amendement de dernière minute à la Constitution visant à contrecarrer leurs revendications – et a statué que leurs droits devaient l'emporter sur la lettre stricte des réglementations en vigueur.

La Cour a ensuite jugé que les Bushmen avaient été expulsés illégalement de la réserve, que le refus de leur accorder des permis de chasse était également illégal et que

trois juges, deux équipes d'avocats botswanais, un avocat anglais et une horde de journalistes et de cinéastes. Dans un camp de relocalisation situé en dehors de la réserve, un tribunal de fortune a été installé parmi les vaches, les ânes et les chèvres. C'est là que les Bushmen ont témoigné dans leurs propres langues en attendant patiemment que leurs paroles soient d'abord traduites en setswana, puis en anglais.

Aucun des Bushmen n'avait assisté à un procès auparavant. Certains n'avaient même jamais été dans un bâtiment en dur. Le verdict a été rendu en direct à la télévision nationale, des tentes spéciales avaient été installées pour accueillir les nombreux observateurs qui arrivaient de toute l'Afrique et d'autres parties du monde. Le procès a soulevé l'émotion du public : il opposait une communauté analphabète et pauvre dans sa tentative apparemment sans espoir de protéger un mode de vie ancestral, contre un Etat tout-puissant qui disposait de ressources apparemment illimitées.

Si le verdict est tombé comme une surprise pour le corps assemblé de la presse, il a également été un choc pour les Bushmen. Ils croyaient avec ferveur à leur cause, mais leur lutte durant vingt ans pour empêcher leur expulsion était bien trop empreinte du goût amer de la défaite. Finalement, cependant, quelqu'un en position d'autorité avait compris que la relation des Bushmen avec leurs terres dictait tout : qui ils sont, ce qu'ils font et comment ils pensent. Enfin il était reconnu que sans leurs terres les Bushmen ne survivraient pas.

La perte de leurs terres avait fait des Bushmen des êtres totalement dépourvus, mais la perspective d'être en mesure de rentrer chez eux a provoqué une jubilation comme j'en avais rarement vu auparavant. Lorsque nous sommes retournés dans la réserve avec la bonne nouvelle, nous marchions la tête haute dans les villages.

Mais la cause des Bushmen n'était

pas entièrement gagnée. La haute Cour du Botswana avait seulement jugé qu'ils avaient le droit de retourner sur leur terre ancestrale, mais n'avait pas ordonné au gouvernement de leur apporter les services de base qu'il avait précédemment fournis, comme l'eau.

Leur condition épouvantable, qualifiée de 'traitement dégradant' par Winnemem Wintu, Rapporteur spécial sur l'eau de l'Instance permanente des Nations-Unies sur les questions autochtones, a continué. Le gouvernement autorisa l'installation d'un gîte touristique à l'intérieur de la réserve, tout en refusant aux Bushmen l'accès à un puits, les forçant à parcourir de longues distances dans la chaleur torride du désert, pour aller chercher de l'eau à l'extérieur de la réserve. 'C'est une vie extrêmement difficile', disaient-ils, 'devoir chercher des racines pour en extraire quelques gouttes d'eau nous épuise'.

C'est alors que les Bushmen retournèrent à la Cour pour contester à nouveau un gouvernement qui essayait par tous les moyens de rendre leurs vies misérables et leur retour chez eux impossible. 'Essayer par tous les moyens' incluait le harcèlement, la torture, les expulsions, les fusillades, les arrestations et d'innombrables atteintes aux droits de l'homme. Leur revendication a été dans un premier temps rejetée en juillet 2010, mais en janvier 2011, la Cour d'appel du Botswana a annulé une décision qui refusait l'accès à l'eau aux Bushmen du



Molathwe Mokalake, un réfugié bushman du camp de New Xade. © Dominick Tyler/Survival

Kalahari sur leurs terres ancestrales. Les juges d'appel qualifièrent la condition des Bushmen 'd'histoire poignante de la souffrance humaine et de désespoir'.

Les Bushmen ne demandent pas l'aumône du gouvernement, ou bien des routes ou des hôpitaux. Ils veulent cependant être consultés sur tout projet de développement de la réserve, qu'il émane du secteur public ou privé. Cette exigence ne semble pas déraisonnable, mais le gouvernement n'a pas encore pris la peine de discuter avec les Bushmen sur les projets qu'il

planifie dans la réserve, en dépit du fait que le droit international prévoit désormais que les gouvernements et les entreprises doivent obtenir le 'consentement libre, préalable et éclairé' des peuples indigènes avant de se lancer dans un projet les concernant.

Reste à voir si le gouvernement ira chercher ce consentement. Les avocats peuvent négocier des accords pour limiter l'impact d'un projet et veiller à ce que les Bushmen en tirent quelque profit, mais ils ne peuvent pas négocier avec eux-mêmes. Si les politiciens et les hommes d'affaires continuent d'ignorer les communautés à l'intérieur de la réserve, d'autres actions à la Cour deviendront nécessaires.

Est-ce trop espérer que le bon sens – et la décence – puissent encore l'emporter et que les Bushmen puissent enfin avoir leur mot à dire sur ce qui se passe sur leurs propres terres? Les premiers habitants de la Réserve du Kalahari central ont le droit de rentrer chez eux sans entrave, de revenir à leur vie et à leurs terrains de chasse. De retourner à la case départ, au lion. ■

L'eau coule enfin dans la Réserve du Kalahari. © Vox United/Survival



'Ils devaient faire la queue pour obtenir les rations alimentaires en signant le reçu avec l'empreinte de leur pouce'. © Dominick Tyler/Survival

pour les obtenir en signant le reçu avec l'empreinte de leur pouce.

Les Bushmen ont été en somme privés de tout ce qu'ils avaient toujours connu. Dépossédés de leur territoire ancestral, de leurs terrains de chasse, de leurs mythes, de leur mémoire collective – sans pouvoir exercer leur libre choix et le contrôle sur leur vie – une dépression générale s'est installée. 'Je ne veux pas de cette vie', m'avait confié Jumanda Gakelebone, un Bushman gana. La dignité perdue, l'alcoolisme prit sa place. Prostitution et sida que les communautés bushmen n'avaient jamais connus étaient désormais devenus monnaie courante.

L'expulsion forcée des Bushmen avait affecté leurs moyens d'existence, qui étaient entièrement dépendants de leurs terres. Dans les termes du juge Phumaphi, le traitement infligé par le gouvernement 'équivalait à condamner les résidents de la réserve à la mort par la famine'.

Survival m'a demandé de représenter les Bushmen à l'audience parce que j'avais déjà défendu des cas similaires ailleurs en Afrique. Cette affaire, cependant, s'est avérée être de loin différente de toutes celles que j'avais traitées auparavant.

Nous avons commencé par un voyage dans la réserve. 'Nous' c'était



La sédentarisation détruit les Indiens innu du Canada

Entretien avec George Rich

Dans un entretien avec Survival, George Rich, grand chef adjoint de la nation innu du Labrador, parle du déclin de son peuple provoqué par la sédentarisation forcée. Les Innu du Labrador, qui sont environ 2 400, vivent dans les communautés de Sheshatshiu et Natuashish.

Combien de temps les Innu ont-ils vécu dans le Nord-Est du Canada?

Nous avons vécu sur cette terre que nous appelons Ntessinan (notre terre) pendant des milliers d'années, en nous déplaçant régulièrement dans l'intérieur et en été jusqu'aux rives côtières.

Mon grand-père vient de l'intérieur de Ntessinan et a passé la plus grande partie de sa vie dans le Nutshimits (le pays). Lorsque les commerçants et les missionnaires ont débarqué sur nos côtes, notre peuple s'installa dans un petit village pour y faire du troc avec les produits de notre chasse.

Les Innu ont toujours suivi les migrations des caribous, tout simplement parce que le caribou est notre principale source d'alimentation. Nous connaissons bien les lieux où ils mettent bas et ceux où ils hivernent.

Pratiquement tous les lieux de ce territoire ont un nom innu.

Les Innu sont un peuple de chasseurs. Comment ont-ils pu survivre sur des terres aussi hostiles?

Ils ont une connaissance extraordinaire des conditions propres à cette terre, de son climat, des caractéristiques environnementales et des lieux fréquentés par les animaux.

Ces connaissances, nous les avons transmises à nos enfants; elles leur permettent de survivre et leur sont essentielles car ils doivent compter constamment sur eux mêmes.

Pouvez-vous décrire le territoire d'où vient votre famille?

Je vis actuellement à Natuashish, sur la côte du Labrador. Cette région est entourée de forêts boréales et de terrains montagneux; plus vers l'intérieur il y a la toundra, cette terre aride où nous chassons le caribou.

J'ai vécu à la campagne jusqu'à l'âge de 15 ans. J'ai toujours vécu dans une tente jusqu'à ce que la nouvelle communauté de Davis Inlet soit construite en 1969. Le gouvernement canadien voulait sédentariser notre peuple pour éduquer nos enfants comme des Blancs.

Mes parents ont essayé de maintenir notre mode de vie jusqu'au moment où nous avons emménagé dans notre maison à la fin des années 1970 et c'est à cette date que nous avons été forcés d'aller à l'école. Je me souviens qu'une fois mon père est venu nous y chercher pour nous emmener rejoindre notre campement d'automne. L'instituteur nous a suivis jusque chez nous et nous a ramenés à l'école.

Vous attribuez une immense importance spirituelle à votre territoire. Pourquoi?

Comme le disent nos anciens, la terre fait partie de notre vie. Sans elle, vous n'êtes rien; les animaux, les plantes et tout ce qui est lié à la terre sont des symboles de l'identité innu – de ce que vous êtes, en tant qu'être humain.



Enfant innu, Labrador, © Survival

Que représente le caribou pour les Innu?

Le caribou est notre principale source de vie; nous dépendons de sa viande pour nous nourrir et de sa peau pour nous vêtir et nous abriter. Nos légendes et nos mythes sur le caribou montrent tout le respect et la gratitude que nous lui portons.

Aujourd'hui même, au XXI^e siècle, nous l'honorons en le faisant figurer sur le logo de notre communauté et sur notre drapeau.

Parlez-nous du savoir traditionnel des Innu sur l'environnement naturel. Quelles plantes médicinales utilisez-vous?

Il y a des plantes et des parties d'animaux qui sont utilisées à des fins médicinales pour soigner certaines maladies comme la toux, la grippe ou les douleurs musculaires.

Les femmes innu ont l'habitude de cueillir les baies à la fin de l'été et au début du printemps et de les conserver pour les utiliser durant l'hiver. La vésicule biliaire de l'ours est utilisée en de nombreux cas : pour stopper une

infection par exemple; elle peut également être appliquée sur des blessures ou des coupures. La graisse des manchots est utilisée pour des refroidissements et des gripes, elle est fondue et transformée en huile que les malades boivent. Les excroissances noirâtres qui poussent sur les grosses pierres sont écrasées, transformées en poudre et bouillies pour en faire une boisson.

Ma mère m'a raconté qu'un jour mon frère avait plein de verrues sur les mains. Elle l'emmena chez un aîné qui lui demanda de tuer une souris et de la lui apporter. Ce qu'elle fit. L'aîné tira le sang de la souris et le pulvérisa sur les mains de mon frère. Quelques jours plus tard toutes ses verrues avaient disparu.

Quels changements constatez-vous aujourd'hui dans le pays qui pourraient être causés par le réchauffement climatique?

Ces dernières années, nous avons remarqué un changement brusque de température. Il pleut maintenant

durant les mois d'hiver et au début du printemps. A la fin de l'hiver, nous pouvons avoir un temps extrêmement froid pendant des jours. Cela provoque parfois des problèmes avec la faune. Il est arrivé, par exemple, qu'un ours noir sorte de sa tanière au milieu de l'hiver parce qu'il avait plu pendant quelques jours. L'ours mourait de faim parce qu'il n'y avait pas de nourriture pour lui à cette période de l'année.

Qu'enseignez-vous à vos enfants aujourd'hui?

Aujourd'hui, les adultes de la communauté conduisent les jeunes à la campagne pour leur enseigner les savoir-faire traditionnels qui font partie intégrante de notre mode de vie, comme la chasse et le canoë, et la façon de prendre soin des animaux qu'ils chassent.

Par exemple, vous devez découper un caribou d'une certaine manière. Si vous le découpez d'une manière irrespectueuse, vous offensez l'esprit animal. Vous devez également faire très attention où vous placez les os et



Ci-dessus, un chasseur innu au Labrador, ci-contre, convoi de motoneiges © Dominick Tyler/Survival

la tête du caribou, parce que l'esprit animal doit être respecté. Et la moelle épinière du caribou doit être traitée avec le plus grand respect. Un grand rassemblement de la communauté a lieu une fois par an au printemps, à propos de l'enseignement qui doit être donné à la jeunesse innu pour survivre sur notre territoire.

Parlez-vous innu-aimun?

Ma langue maternelle est l'innu-aimun que je parle la plupart du temps à la maison. Parler sa propre langue tous les jours est une manière de forger son identité. Notre langue fait partie de notre patrimoine et de notre être en tant qu'Innu.

Comment les Innu perçoivent-ils la relation entre l'homme et la nature?

Elle est surtout faite de respect. Lorsque j'étais jeune, on m'a appris à respecter la nature, la neige, l'eau, le feu, les animaux. On m'a dit de

respecter ces éléments tout comme on respecte les autres êtres humains.

Qu'est-il arrivé dans les années 1960?

Comment le gouvernement a-t-il persuadé les Innu de se sédentariser?

Ce fut une autre conspiration du gouvernement qui visait à assimiler les Innu et à les éloigner de leur terre ancestrale, de les contrôler et de faire d'eux autre chose que ce qu'ils étaient. Ils ont envoyé des missionnaires pour chasser le 'diable' qui était en nous et nous transformer en chrétiens, mais cela n'a pas fonctionné.

Quand ils ont réussi à obtenir des Innu qu'ils quittent leurs terres traditionnelles, ils les ont inondées et ont abattu les arbres de la forêt.

Nous nous sommes retrouvés comme du bétail dans un corral, attendant l'aumône du gouvernement.

Comment cela a-t-il affecté l'estime de soi et l'identité innu?

Si on vous apprend que votre mode

de vie ne vaut rien, que pouvez-vous faire? Et lorsque vous êtes forcés d'adopter un nouveau mode de vie, quelles chances pouvez-vous avoir? Sans emploi et sans éducation dans le monde des Blancs – non seulement vous ne pouvez pas rivaliser avec eux, mais vous perdez également la connexion avec votre propre mode de vie; alors vous devenez un paria dans les deux mondes – celui des Innu et celui des non-Innu.

La seule solution pour masquer la douleur est de se tourner vers l'alcool, le chemin de la destruction.

Quels ont été les résultats de cette assimilation et les problèmes qu'elle a générés?

Nous avons l'habitude de vivre dans des communautés viables et fortes, mais aujourd'hui nous rejetons notre mode de vie traditionnel. Nous avons créé des communautés qui ne sont plus du tout des communautés. Chacun suit ses propres objectifs.

Certains pensent l'avenir de nos communautés comme beaucoup plus intégrées dans le monde des Blancs, où l'argent coulerait à flots dans les poches des Innu. Notre mode de vie sera difficile à maintenir, même si nous avons déjà mis en place des programmes de revalorisation de notre culture, mais les problèmes sociaux au sein de nos communautés sont vraiment trop graves.

Comment expliquez-vous que les communautés innu connaissent l'un des plus hauts taux de suicide au monde?

Nous pensions que la religion chrétienne et la scolarisation avaient été source de confusion par rapport à ce que nous avions appris chez nous, ce qui nous a amenés à croire que nous ne valions rien et que la vie ne valait pas la peine d'être vécue. En y repensant maintenant, je crois que certains enseignants blancs et des prêtres ont abusé sexuellement des

enfants quand ils enseignaient dans nos écoles.

Ce processus d'assimilation continu auquel sont soumis les Innu a de très fortes répercussions sur nos jeunes. Beaucoup d'entre eux n'ont plus aucune estime de soi.

Nous vivons une vie qui n'est pas une vie. Nous sommes pris entre deux mondes, dont l'un a perdu ses liens avec la terre et les animaux.

Beaucoup d'idées fausses circulent encore à propos des peuples indigènes. Quel message souhaiteriez-vous adresser aux gens qui ont encore des croyances désuètes sur les peuples indigènes?

Il est difficile d'éradiquer des idées qui sont préjudiciables aux peuples indigènes. L'éducation est la réponse. Dans toute société, il existe un manque de compréhension des croyances culturelles et religieuses des autres peuples, mais il faut découvrir d'autres cultures et les appréhender

comme toute autre société.

Dans la culture innu, chacun, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, est écouté et entendu, parce que nous croyons que nous avons tous quelque chose à apporter et à transmettre.

Si vous aviez un message à adresser à d'autres peuples indigènes du monde - d'Afrique, d'Amazonie ou de l'Arctique - qui sont confrontés à des problèmes similaires, quel serait-il?

Maintenons la prise de conscience de l'opinion et continuons à informer le public sur ce qui se passe chez les peuples indigènes dans le monde.

La disparition du mode de vie et de la langue est le premier signe d'extinction d'une culture. Nous avons besoin de maintenir des modes de vie différents pour la survie de tous les êtres humains.

Il y a dans le monde beaucoup de gens bienveillants. Ils peuvent contribuer à changer le monde. ■



Nature sauvage, imagination humaine et peuples indigènes

Comment le concept occidental de nature sauvage et les politiques de conservation de l'environnement ont affecté les peuples indigènes.

par Joanna Bede*

Les grandes plaines d'Amérique du Nord s'étendent sur des kilomètres à travers la steppe à armoise du Dakota du Sud, jusqu'aux Black Hills. C'est là qu'en 1980, des hectares d'épicéas et de canyons sculptés au fil des siècles par les rivières furent déclarés 'réserve sauvage' par le gouvernement américain.

Toutefois, aux yeux des Indiens d'Amérique du Nord, cette région n'avait rien de sauvage : 'Les grandes plaines, les splendides collines vallonnées, les ruisseaux tortueux et leurs algues emmêlées ne nous paraissaient pas sauvages', disait Luther Standing Bear, chef des Sioux Lakota. 'Tout cela nous semblait apprivoisé. Il n'y avait que pour l'homme blanc que la nature était sauvage'. Luther Standing Bear venait de formuler en quelques mots deux approches très différentes de la nature.

Dans la culture occidentale, le concept de 'nature sauvage' est depuis longtemps associé à l'image de la beauté d'une nature immaculée – non contaminée par l'homme : un refuge paradisiaque, un antidote à la vie urbaine. Durant le XIX^e siècle, de telles idées se reflétèrent à travers les arts de l'époque : 'C'est dans la nature sauvage que se trouve la préservation du monde', écrivit Henry Thoreau¹. L'écrivain-naturaliste John Muir², quant à lui, communiait avec la nature afin de purifier son esprit, et les photographies du parc national de

Yosemite, prises par Ansel Adams³ sont notamment connues pour ne représenter aucun signe de vie humaine.

Cependant, en attribuant à la nature des qualités éthérées et en la considérant comme un lieu sacré où Dieu réside mais où l'homme ne le doit pas, commencèrent à germer dans les esprits les idées qui allaient mener aux politiques de conservation de l'environnement. 'Durant des décennies, l'idée d'une nature sauvage a été un principe fondamental du mouvement environnementaliste', écrivit l'historien William Cronon⁴. Ces politiques affectèrent les peuples indigènes qui considéraient uniquement ces paysages 'sauvages' comme leur terre.

C'est à Yosemite, préservé depuis des générations par la nation ahwahneechee, que fut créé le premier parc national au monde. Celui de Yellowstone fut créé par la suite lorsque le gouvernement expulsa en 1872 les tribus indiennes qui y résidaient probablement depuis plus de 11 000 ans.

Il existe aujourd'hui environ 120 000 zones protégées dans le monde, couvrant près de 15% de la surface terrestre. La protection de

l'environnement est sans aucun doute vitale, étant donné la menace qui pèse de nos jours sur la biodiversité de la planète. Mais la désolante toile de fond de ces statistiques – l'histoire que l'on néglige dans notre désir de préserver ce qui est 'sauvage' – est celle d'une intense souffrance humaine. Car la création de ces réserves a provoqué l'expulsion de millions d'êtres humains, pour la plupart indigènes.

En Inde, des centaines de milliers de personnes ont déjà été chassées de parcs au nom de la conservation, tandis qu'en Afrique des expulsions massives ont eu lieu dans des zones protégées. Les Pygmées batwa ont été délogés de force de la forêt de Bwindi, en Ouganda, afin de protéger les gorilles des montagnes, et avant d'en être expulsés, les Waliangulu du Kenya vivaient jadis dans la zone aujourd'hui protégée du parc Tsavo. 'Ce type de spoliation territoriale est rapidement devenu l'un des plus graves problèmes auxquels les peuples indigènes sont confrontés de nos jours', explique Stephen Corry, de Survival.

Il importe peu à ces derniers que la spoliation de leurs terres ait été entraînée pour des raisons économiques ou environnementales. L'expropriation des peuples indigènes



A gauche, le canyon de Chelly en terre navajo (Arizona) vu par Edward Curtis en 1904. Ci-dessus, Jarawa sur une plage des îles Andaman © Salomé/Survival

à des fins de conservation peut paraître plus bénigne, mais pour eux, les conséquences n'en sont pas moins catastrophiques. Une fois privés de leurs terres, ils commencent à oublier leurs coutumes, leurs traditions, leurs savoir-faire et leurs connaissances qui forgent leur identité. S'ensuit alors un profond déclin de leur santé physique et mentale.

Cette séparation forcée des habitants originaires de leurs terres a également des conséquences néfastes sur les terres en question. 80% des zones les plus riches en biodiversité de la planète sont les territoires de communautés indigènes qui, depuis des millénaires, ont trouvé des moyens ingénieux de subvenir à leurs besoins tout en maintenant l'équilibre écologique de leur environnement. L'état de la forêt amazonienne témoigne de ces principes durables : la plus grande partie de la forêt vierge qui se trouve en dehors des réserves indigènes a été rasée, tandis qu'elle reste largement intacte dans les territoires indigènes. De même, la seule forêt vierge qui subsiste dans les îles Andaman se trouve dans la réserve des Jarawa. C'est souvent précisément parce que ces régions 'sauvages' ont été protégées par leurs gardiens indigènes que les conservationnistes les ont choisies comme réserves.

Les esprits ont incontestablement évolué depuis la création du parc de Yosemite et les attitudes ont changé depuis la promulgation, en 1964, de la loi nord-américaine sur la protection de la nature définissant la 'nature sauvage comme un lieu où l'homme n'est qu'un visiteur de passage'. La déclaration des Nations-Unies sur les droits des peuples autochtones, adoptée en 2007, établit que ces derniers doivent donner leur 'consentement préalable, libre et éclairé avant l'approbation de tout projet ayant des incidences sur leurs terres'. Jo Woodman, chercheur à Survival, estime 'qu'une nouvelle vision de la conservation est en train de naître selon laquelle les peuples autochtones sont de plus en plus reconnus comme les protecteurs légitimes de leurs terres'. Le gouvernement indien a récemment freiné sa politique d'expulsion des peuples indigènes des zones riches en faune et en flore afin de les transformer en parcs nationaux.

Mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir. Les peuples indigènes continuent d'être mis à l'écart dans les discussions concernant la protection de leurs terres, même s'ils ont toujours su les préserver. Stephen Corry estime que la protection de la biodiversité ne devrait être promue qu'avec l'accord des autochtones : 'Protéger les écosystèmes ne signifie pas les

protéger de ceux qui en ont toujours été les gardiens. Le droit de l'environnement ne devrait pas l'emporter sur le droit des peuples indigènes'.

On pourrait également envisager une ambition culturelle plus large, ayant pour but de remodeler l'idée populaire de 'nature sauvage' dans l'esprit occidental, en reconnaissant la relation ancestrale qui lie l'homme à la nature. Car les attitudes destructrices naissent en partie des idées manichéennes et de l'importance accordée à la dissociation entre l'homme et la nature. 'Toute vision qui encourage à distinguer l'homme de la nature tend à renforcer les comportements irresponsables' explique William Cronon⁵. Les peuples indigènes saisissent encore intuitivement cette relation fusionnelle mieux que quiconque. Pour reprendre les mots du chamane yanomami Davi Kopenawa : 'L'environnement n'est pas distinct de l'homme. Nous sommes en lui et il est en nous'. ■

* Editoriale, Survival
1. *Walden ou la vie dans les bois*, Gallimard, 1990 (1^{ère} édition 1854)
2. Ecrivain et naturaliste américain (1838-1914) qui a contribué à sauver la vallée du Yosemite et d'autres espaces naturels.
3. On peut voir quelques-unes de ses photos ici : www.anseladams.com
4. William Cronon, ed., *Uncommon Ground : Rethinking the Human Place in Nature*, New York : W. W. Norton & Co., 1995.
5. *ib.*

Oui, je soutiens Survival

Nom

Prénom

Adresse

Code

Ville

Pays

Avec un don de:
 25 € 50 € 100 € 200 € autre

Je souhaite adhérer (ou renouveler mon adhésion)
 Membre actif 55 €
 Membre actif avec Ethnies 90 €
 Membre bienfaiteur 130 €
 Etudiants, chômeurs 25 €

Je souhaite m'abonner aux Nouvelles de Survival
 Abonnement annuel (4 n°) 15 €
 Abonnement de soutien 25 €

Port étranger/avion, ajouter 7 €

Total €

Je choisis le prélèvement automatique, envoyez-moi le formulaire

Ci-joint un chèque à l'ordre de Survival

Je préfère régler par carte bancaire

N°

Date d'expiration

Signature

Date

Remplissez ce bulletin en lettres capitales, découpez-le et retournez-le accompagné de votre règlement à :
Survival 18 rue Ernest et Henri Rousselle, 75013 Paris



ACTION URGENTE

Les Jarawa ont besoin de vous



Sur la vidéo révélée par *The Observer*, en février dernier, un homme lance une banane à une femme pour la faire danser : 'Je te l'ai donnée, tu la manges!'

Capture d'écran © The Guardian

Une route menace les membres de l'une des dernières tribus isolées des Iles Andaman en Inde. Vous pouvez les aider.

Qui sont-ils ?

Les Jarawa vivent dans la forêt tropicale des îles Andaman depuis environ 60 000 ans. Cet archipel, situé dans le golfe du Bengale, colonisé par les Britanniques au XIX^e siècle, fait désormais partie de l'Inde. Les Jarawa comptent aujourd'hui environ 360 membres. Toujours en mouvement, se déplaçant par groupes de 40 à 50 personnes, les Jarawa vivent exclusivement des ressources de leur forêt. Ils récoltent du miel, des racines, des baies et chassent le gibier. Jusqu'en 1998, les Jarawa ont résisté au contact avec les colons indiens de plus en plus nombreux dans l'archipel.

Problèmes actuels

Le principal axe routier de l'île traverse la réserve des Jarawa, facilite la pénétration des braconniers, des colons et des touristes au cœur de leur territoire. La fermeture de cette route avait été ordonnée en 2002 par la Cour suprême indienne, mais cette décision n'a toujours pas été appliquée par les autorités locales.

Safaris humains

Le journal britannique *The Observer* a révélé en janvier dernier des preuves de l'implication de la police dans des safaris humains aux îles Andaman en diffusant une vidéo montrant un groupe de femmes jarawa dansant devant les touristes à la demande d'un policier. Les tour-opérateurs et les chauffeurs de taxi qui conduisent les touristes sur la route illégale pour accéder à la réserve de la tribu sont également impliqués dans ce scandale que Survival dénonce depuis 2010.

Comment les aider ?

Survival exhorte le gouvernement indien à prendre des mesures de toute urgence pour fermer la route qui traverse la réserve des Jarawa et mettre fin à ces safaris humains dégradants.

Votre lettre peut faire la différence. Ecrivez au gouvernement indien en vous inspirant de ce texte ou en écrivant librement :

'Je suis extrêmement préoccupé(e) par la situation des Jarawa des îles Andaman. La Cour suprême indienne avait ordonné en 2002 la fermeture de la route qui traverse leur réserve et pourtant elle reste encore ouverte à ce jour. Cette voie d'accès à la réserve met régulièrement les Jarawa en contact avec des colons, des braconniers et des touristes. Tous ces intrus apportent maladies, violence et exploitation. De tels contacts peuvent avoir des effets dévastateurs sur les Jarawa en mettant en danger leur survie en tant que groupe. Je vous prie instamment de prendre toutes les dispositions pour protéger la réserve des Jarawa en fermant d'urgence la route 'Andaman Trunk Road' et en ouvrant une route côtière alternative comme il a été annoncé. Les Jarawa doivent être autorisés à décider eux-mêmes de leur propre avenir'.

Envoyez votre lettre à :

Shri P Chidambaram
Minister of Home Affairs
North Block
Central Secretariat
New Delhi - 110001
Inde